

Rinaldi, l'ère du ressentiment

Le Monde

Publié le 11 juin 1999

Comment parler du gros recueil de chroniques littéraires d'Angelo Rinaldi quand on écrit soi-même sur les livres ? On sait que depuis près d'un quart de siècle, à *L'Express* (1976-1998), il s'est construit une réputation de critique redoutable et redouté, talentueux, indépendant... en un mot parfait. La solution aisée et prudente, adoptée par beaucoup, est de feuilleter ces quelque six cents pages et de déposer aux pieds de Rinaldi l'hommage admiratif que l'on doit à un aîné prestigieux. C'est sans danger, mais cela témoigne, au fond, d'un certain mépris pour le travail de critique (celui de Rinaldi au premier chef). Surtout, cela ne trompera aucun lecteur : un tel polémiste ne saurait susciter une adhésion béate. A l'inverse, adopter sa posture batailleuse et l'appliquer à la lecture de ses articles, c'est risquer de passer pour un roquet jaloux - Rinaldi, lui, ne prête aucune attention à ce risque lorsque, romancier lui-même, il assassine la plupart des écrivains contemporains qui comptent, mais on n'a pas envie de le suivre sur ce terrain-là. Quant au compliment - assassin ? -, il faut tout de suite y renoncer, il est déjà dans la préface de Jean-François Revel : « On pourrait dévorer son livre sans jamais avoir lu aucun des livres dont il parle, sans jamais avoir lu aucun autre livre », écrit-il en conclusion, balayant ainsi la minuscule utilité dont pourrait se prévaloir la critique littéraire journalistique : ne pas exister en soi, mais être un lieu de passage vers les oeuvres des créateurs.

Il reste donc à lire attentivement *Service de presse*, à admirer, à observer, à essayer de comprendre. Ce qui retient tout d'abord, chez Rinaldi, c'est son sens très singulier de la formule, du trait. Les exemples en sont innombrables, mais en voici un délicieux, à propos de Vladimir Volkoff : « Vladimir Volkoff, l'entremets franco-russe fourré aux amandes théologiques dont on veut nous gaver, est, en réalité, un soufflé qui retombe. Et il a, de surcroît, un drôle de goût. Faites passer. » En outre, contrairement à la plupart de ses confrères, Rinaldi est courageux. Ainsi, quand on exhume, en 1994, un inédit de Camus et que tous les journaux en font, sans aucun discernement, la promotion, il est le seul à se montrer lucide sur cet assez médiocre Premier Homme. Enfin, contrairement à sa réputation, Rinaldi n'est pas seulement un spécialiste de l'éreintement. Il sait admirer, mais il a la désagréable habitude, en soutenant un écrivain qu'il aime, de déprécier quelqu'un d'autre -et c'est généralement la dépréciation que l'on retient. On lui sait gré de rendre hommage au trop peu connu François Augiéras. Mais pourquoi estimer que « comparés à lui, les beatniks à la Kerouac apparaissent comme des clients du Club Méditerranée qui se prendraient pour des pèlerins du Moyen Age en route vers Compostelle » ? Pourquoi, en défendant Bernanos, traiter Mauriac et Claudel de « catholiques de carrière » ?

D'où vient qu'en dépit d'un brio qu'on envie, d'un art de la pointe qu'on aimerait posséder, la lassitude s'installe lorsqu'on lit ces textes en continu ? Au point qu'on ne se réjouit même plus de la démolition d'écrivains qu'on déteste ? Probablement parce que, comme dans un film où une pièce de théâtre multipliant les mots d'auteur, on étouffe. Sans doute aussi parce que Rinaldi préfère l'affirmation à l'analyse. On est d'autant plus heureux quand celle-ci arrive, comme lors de l'édition de *Belle du Seigneur*, d'Albert Cohen, dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1986. Rinaldi modère l'enthousiasme qu'il dit avoir éprouvé pour ce texte lors de sa publication en 1968, il relève les limites de Cohen, qui, « de son propre aveu, ne s'est pas

intéressé au système narratif de ses devanciers » et « n'en a pas non plus inventé un qui innove ». Mais comment se fait-il que ces critères, qui lui paraissent pertinents à propos de Cohen, ne lui servent jamais à évaluer les oeuvres qu'il envoie pêle-mêle aux oubliettes de l'histoire littéraire contemporaine ? La liste est longue, et, elle aussi, étouffante, même si on n'en retient qu'une partie... Chacun de ces « mauvais » écrivains aura certainement la satisfaction de se sentir en bonne compagnie : Gabriel Garcia Marquez, Marguerite Duras, Philip Roth, Claude Simon, John Updike, Patrick Modiano, Jean Genet, Philippe Sollers, Truman Capote, Milan Kundera, Roland Barthes, Mario Vargas Llosa, Aragon... «PIROUETTES, ACROBATIES...» Finalement, lorsqu'il s'en prend à Paul Morand à propos de l'essai de Jean-François Fogel, *Morand-Express* (Grasset, 1980), Angelo Rinaldi définit assez bien ce qu'on éprouve à la lecture de *Service de presse* : « Le style de l'auteur se réduit, en fait, à une succession de déhanchements, de pirouettes, de virevoltes et d'acrobaties capables de charmer sur le moment, mais qui découragent une lecture continue, les personnages se transformant en marionnettes. » En effet, nous avons tous été charmés « sur le moment », ceux qui ne le reconnaissent pas ne disent pas la vérité. Nous nous sommes tous précipités sur *L'Express* pour lire « le Rinaldi de la semaine », nous avons tous ri, commenté, adoré, détesté. Mais rassemblées en livre, les chroniques d'Angelo Rinaldi, non seulement transforment trop d'écrivains en « marionnettes », mais donnent à des humeurs un caractère de jugement définitif. Elles expriment une vision du monde et de la littérature, qu'on peut évidemment partager - il n'est pas le seul à croire que Julien Gracq est un immense écrivain et qu'il est « le patron » - mais qu'on peut aussi contester, ce qui n'est guère admis par Angelo Rinaldi.

Nathalie Sarraute, que Rinaldi admire et qui est à ses yeux la seule rescapée des recherches sur la narration des années 60, a donné à son essai sur le roman le titre *L'Ere du soupçon*. On pourrait de même titrer un essai sur l'attitude critique d'Angelo Rinaldi *L'Ere du ressentiment*. D'où lui vient cette détestation sans nuance des intellectuels : « Lorsque M. Derrida, déconstructionniste en diable, s'empare de Maurice Blanchot, c'est comme si l'on répandait de l'insecticide sur la floraison des roses » ? Une détestation redoublée quand il s'agit de femmes (on passera sur cette misogynie qui prête à rire tant elle est d'un autre âge) : Julia Kristeva, « pharisienne », « Pic de la Mirandole en jupon » ; Danièle Sallenave, qui rejoint la précédente dans la troupe des « Bécassine sémiotiques des années 70 »... D'où lui vient ce mépris de l'université : « Né en 1854 à Charleville, Arthur Rimbaud vient de mourir officiellement à Paris, cette année, écrit-il en 1983 : on l'a inscrit au programme de l'agrégation des lettres » ?

Finalement, Angelo Rinaldi aura été l'un des symptômes les plus passionnants d'une époque, en exprimant la haine de la pensée qui s'est développée dans les années 70 et qui a continué dans la France mitterrandienne, stigmatisant la « stérilité », l'« esthétique du brimborion » et le « formalisme des années 60 ». A ce titre, ce livre est précieux et mérite que l'université, n'en déplaise à Angelo Rinaldi, s'y intéresse.